

Zeitschrift: Annuaire de l'instruction publique en Suisse
Band: 8 (1917)

Artikel: Les tendances nouvelles de l'éducation féminine
Autor: Evard, Marguerite
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-110334>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les tendances nouvelles de l'éducation féminine.

A. Introduction. — L'éducation féminine a varié selon les époques. Pendant des siècles, la jeune fille ne reçut d'autre préparation à la vie qu'une initiation toute pratique dans la famille, avec quelques compléments d'instruction (religion, lecture, écriture, calcul). Cet *apprentissage tout empirique* des travaux ménagers et rustiques, fut la seule préparation des classes laborieuses jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Chez les Grecs, les Romains, les Gaulois, la femme était tenue en perpétuelle minorité et ne reçut de culture qu'exceptionnellement. Le moyen âge, si hostile à la femme, n'a compté que quelques érudites (Héloïse, Christine de Pisan) ; la Renaissance laissa la femme ignorante, sauf quelques exceptions : Marie d'Angleterre, l'élève de Vivès, la nièce de Robert Estienne, Marguerite de Valois, Louise Labé, etc. L'instruction des femmes date du XVII^e siècle : à l'instar des femmes du grand siècle, M^{me} de Sévigné, M^{me} de Maintenon — et des scientifiques du XVIII^e — M^{me} Dacier, M^{me} de Sablé, M^{lle} de Launay, pour « faire figure dans le monde », les demoiselles de qualité et les bourgeois qui les imitèrent reçurent dans les couvents et les pensionnats une *culture toute d'érudition*. Molière a raillé ce snobisme.

Et les femmes docteurs ne sont point de mon goût
(CLITANDRE, *Femmes savantes.*)

Cependant, la jeune fille du peuple continuait le modeste apprentissage domestique :

Et c'est assez pour elle, à vous en bien parler,
De savoir prier Dieu, m'aimer, coudre et filer.

(ARNOLPHE, *Ecole des Femmes.*)

Pendant l'ancien régime, seule l'élite de la société féminine reçut une préparation toute de frivolité ou de bigoterie, dans les pensionnats et les couvents. Sous la Révolution et l'Empire naquirent bien des projets, mais la seule tentative de M^{me} Campan aboutit à une école féminine laïque. Sous la Restauration, la jeune fille fut sacrifiée jusqu'à l'innovation de Duruy, 1867 ; l'enseignement secondaire fut organisé avant l'école féminine populaire, qui ne fut réellement constituée en France qu'après 1870 ; vers 1850, on y comptait encore 94 % d'illettrées (incapables de signer au mariage). La Suisse eut des écoles secondaires féminines déjà à la fin du XVIII^e siècle (Ecole supérieure de jeunes demoiselles, Neuchâtel, 1788, par exemple) et un enseignement primaire féminin dès 1850, dans plusieurs cantons.

Dans tous les pays, les organisateurs de *l'école féminine populaire* ou de *l'enseignement secondaire féminin*, copieront les pensionnats mondains ou les programmes des garçons, sans songer à adapter l'enseignement public à l'individualité féminine, non plus qu'au rôle de la femme dans la famille et la société. Toutes les jeunes filles furent obligées à *l'instruction* et l'apprentissage des travaux domestiques devint presque impossible : la jeune fille était enseignée comme un jeune homme qui n'aurait pas à préparer une carrière. L'instruction publique étant réputée *panacée universelle*, on fut long à dénoncer le déficit de cet enseignement livresque. On chercha à y remédier par les ouvrages à l'aiguille, les travaux manuels, l'économie domestique, l'hygiène (souvent trop théoriques) et les travaux ménagers. Malgré ces innovations du XIX^e siècle, les programmes restent sensiblement les mêmes et — tranchons le mot — encore aujourd'hui, on ne vise guère que *l'érudition* dans les écoles primaires, secondaires et supérieures des jeunes filles, et même dans certaines écoles de commerce ou écoles professionnelles féminines.

B. But éducatif de l'école. — L'école d'autrefois n'avait qu'un but instructif ; l'institutrice avait fait tout son devoir en faisant part à l'élève de son savoir. L'instruction a une valeur que nul ne contestera, mais à elle seule elle n'est pas « créatrice de bonheur ». Aujourd'hui, la conception de l'enseignement a un sens plus large : il veut être *éducatif*, c'est-à-dire *réaliser une préparation plus adéquate à la vie*, un développement non seulement de l'intelligence, mais de toutes les aptitudes individuelles en vue de la vie commune et de l'action sociale. Que sera demain l'écolière de nos classes primaires ou secondaires ? Elle devra se faire une carrière rémunératrice, puis se mariera sans doute : femme, elle sera *professionnelle, ménagère, mère et citoyenne*. L'école d'aujourd'hui la prépare-t-elle dans ce sens ? Un peu, trop peu certainement. Nos programmes, trop intellectualistes, demandent à être revisés ; la *guerre* et la *crise économique* font comprendre de mieux en mieux combien le système d'enseignement féminin est suranné ! La raréfaction de la main-d'œuvre masculine mettra en valeur les forces féminines dans tous les domaines. La femme des classes laborieuses devra être préparée à de nouveaux métiers ; l'école devra lui faire acquérir l'habileté manuelle indispensable à sa profession future. Le temps n'est plus au dilettantisme, au mandarinat ; il faut préparer très tôt des spécialistes, et la jeune fille sera initiée promptement aux travaux domestiques et à ses devoirs de ménagère et de mère ; il faut prendre très vite position et faire une carrière technique ou intellectuelle rapide. La femme sera désormais aux prises avec la question sociale ; elle collaborera avec l'homme dans tous les domaines de l'activité humaine, et l'avenir est proche où elle recevra les attributs politiques : il importe de préparer la citoyenne de demain par une culture nationale et sociale et de former le caractère féminin en vue de la lutte pour l'existence.

C. Réformes. — C'est partout — et bien avant 1914 — qu'on dénonça le déficit de l'enseignement, et dans tous les pays que l'initiative privée ou celle des gouvernements chercha des améliorations. Depuis trois ans, cette évolution se généralise et — preuve évidente que ces réformes répondent à un besoin réel — elle se fait dans le *même sens* sous toutes les latitudes,

chez des races de civilisation très différente, chez des peuples ennemis même, on considère de plus en plus *la femme comme une valeur sociale, l'éducation comme devant faire de la jeune fille une femme accomplie et l'enseignement féminin comme devant être harmonisé avec le quadruple but que la femme tiendra dans la société en tant que professionnelle, ménagère, mère et citoyenne*¹.

En conséquence, les tendances nouvelles de l'éducation consistent à :

- 1^o Féminiser tous les enseignements s'adressant aux jeunes filles ;
- 2^o Développer la culture physique féminine ;
- 3^o Rendre l'école plus pratique ;
- 4^o Améliorer la préparation professionnelle ;
- 5^o Améliorer la préparation des intellectuelles ;
- 6^o Créer un enseignement civique et social ;
- 7^o Travailler à la formation du caractère féminin.

Qu'entend-on par là et quels sont les moyens de réalisation de ces réformes ?

I. — Féminiser tous les enseignements s'adressant aux jeunes filles.

En réponse à un plébiscite de la *Semaine littéraire* (Noël, 1907), MM. Ph. Godet et E. Faguet ont trouvé la même formule lapidaire pour rallier les tendances à l'émancipation de certaines intellectuelles, souhaitant à la femme d'aujourd'hui de ne pas devenir « l'homme de demain ». Cette boutade pourrait fort bien stigmatiser la grande erreur de l'éducation féminine qui -- appliquant aux deux sexes les mêmes programmes — ne spécialise pas suffisamment l'enseignement des jeunes filles. Il y a quelque dix ans, un féminisme de mauvais aloi poussait la femme à la masculinisation, détournait du mariage et de la maternité, et déclarait la guerre à l'usurpateur des priviléges sociaux et politiques ; cette doctrine a fait

¹ « Berufliche, hauswirtschaftliche, soziale und staatsbürgerliche Ausbildungs Reform », comme l'a formulé Elisa Strub dans l'*Annuaire féminin suisse* de 1916.

son temps. L'idéal est aujourd'hui d'honorer la femme en tant que femme et mère, ouvrière de la ruche humaine et valeur sociale. La grande erreur de l'enseignement que nous reçumes et que nous donnons encore, c'est qu'il n'est pas assez *feminin*.

Les antiféministes font valoir que, dans le choix d'une épouse, l'homme subit le plus souvent le charme physique de la femme, s'enquiert parfois de son caractère et de son genre de vie ou encore de sa préparation ménagère ou de ses talents d'agrément : de son *intellectualité*, jamais ! Il importe donc peu de cultiver l'intelligence des jeunes filles ; pourtant, du bas en haut de l'édifice scolaire, on ne fait qu'un enseignement intellectuel : l'*intellectualisme* est la grande erreur de notre système scolaire, d'abord parce qu'il use des mêmes méthodes pour les garçons et les jeunes filles, et parce que rien n'est semblable dans leur psychologie ! L'intelligence de la femme est *autre* que celle de l'homme. La nocivité de notre pédagogie trop intellectualiste pour les jeunes filles est aisée à prouver par les scolioses, les nombreuses maladies nerveuses, la stérilité des femmes cultivées, par le mépris de trop de femmes pour les métiers manuels, et la chasse aux diplômes fallacieux qui laissent souvent des regrets à la célibataire.

L'enseignement des jeunes filles doit être mis mieux en rapport avec leur *développement physique, physiologique et psychologique*. C'est de la santé des mères que dépend la résistance des générations à venir, et la santé de la femme est solidaire du développement de la fillette, de la jeune fille d'aujourd'hui ; on le sait et l'on fait si peu pour fortifier la santé, développer l'organisme, pour ne pas nuire ! Ce n'est pas à la nature à s'accommoder tant bien que mal de l'enseignement, mais à l'éducation à s'adapter à l'évolution physiologique ; la crise de formation de l'adolescence — la puberté — a une influence considérable sur la santé physique et mentale de la jeune fille et une répercussion importante sur la vie adulte — l'école n'en tient aucun compte et beaucoup de parents ne s'en doutent pas ! La psychologie des jeunes filles devrait être connue des mères et des éducatrices. On dit vulgairement : « On ne peut pas faire boire un âne qui n'a pas soif » ; c'est cependant ce tour de force que nous accomplissons tous les jours en pédagogie féminine ! Nous astreignons

à l'apprentissage de la lecture et du calcul abstrait, la petite fille qui n'aspire qu'à jouer, nous la faisons raisonner et lui remplissons les oreilles de verbalisme quand ses yeux sont à l'affût d'images, ses oreilles, sollicitées par les mille bruits de la nature ; nous laissons oisifs ses petits doigts, qui auraient plaisir à être exercés, ses jambes qui remueraient avec satisfaction ; nous lui imposons la théorie et l'abstraction, quand elle ne comprend que la *vie concrète*. Et plus tard, quand la fillette devient jeune fille, que son âme s'épanouit vers les nobles aspirations, que son cœur a soif de se donner, nous l'astreignons à l'intellectualisme ! Et quand la vie sollicite de partout sa sympathie, nous la confinons à la culture livresque entre quatre murs ! C'est une erreur capitale : l'éducation n'est pas conforme à la nature de la jeune fille ; il y a là matière à réformes.

Pour harmoniser l'éducation de la jeune fille à son rôle futur de femme adulte, il faut développer considérablement les enseignements féminins existants : *ouvrages à l'aiguille* et *enseignement ménager*. Mais que cela se fasse sans pédanterie : compter les fils de la toile ou les points d'un surjet, c'est le bon moyen pour dégoûter la fillette à qui l'on cherche à inculquer le goût de la couture ! On habituera l'adolescente aux *soins des bébés*, la jeune fille aux *soins des malades*, moins peut-être pour former des ambulancières, comme dans la dernière décade, que pour mettre la jeune fille à même de suivre les prescriptions du médecin, et de se passer d'une infirmière. La *puériculture*, les *soins aux malades*, aux *infirmités*, aux *déficients*, les œuvres de bienfaisance qui sont l'apanage des femmes dans l'activité sociale, sont matières d'enseignement de certaines écoles et pénétreront peu à peu dans tous les programmes féminins.

Un enseignement féminin proprement dit s'impose à tous les degrés de l'enseignement, depuis l'école primaire jusqu'à l'université, sans négliger les enseignements spéciaux, écoles de commerce, écoles d'art, écoles professionnelles et conservatoires. Par des causeries d'abord, puis par une heure par semaine consacrée aux *choses de la femme*, on mettra la jeune fille au courant de la situation de la femme à notre époque, de son orientation vers une carrière (en Amérique, on expose aux jeunes filles les métiers et professions de la

femme, en précisant la durée, le coût de la préparation, le rendement et les joies qui en découlent, l'encombrement ou les carrières nouvelles) ; on disserra des devoirs de la ménagère et de la mère, de l'hygiène de la famille, de puériculture et d'éducation, du travail national et des œuvres sociales. Après cela, l'éducation de la citoyenne future se fera aisément par des causeries ou des cours de droit usuel, d'instruction civique, d'économie sociale, sans instituer d'autre « service civique » qu'un cours hebdomadaire de 15 à 18 ans, dans toutes les écoles féminines, et un enseignement post-scolaire pour les jeunes filles des ateliers et des fabriques. C'est dans ce sens qu'évolue la « Höhere Töchterschule », de Bâle, devenant une vraie Frauenschule, et plusieurs écoles ou classes de Zurich, Saint-Gall, Berne, etc.

En vertu du principe de la « division du travail », l'éducation moderne tend à la spécialisation, et l'éducation féminine cherche à s'harmoniser avec le rôle de la femme dans la société ; en un mot, l'enseignement des jeunes filles tend à une *féminisation*, qui s'accentuera de plus en plus, l'école devant aboutir à une mise en valeur des éléments sociaux, aussi bien féminins que masculins.

II. — Développer la culture physique des jeunes filles.

« Un développement physique progressif, régulier, harmonieux dans toutes ses parties, est le gage d'une bonne santé psychique, selon le Dr Cullière¹. La santé est la condition sine qua non d'une bonne culture intellectuelle ; pour la jeune fille, elle a une importance plus grande encore : « *Virgines futuras virorum matres* » ; c'est de la santé des mères que dépendent les générations à venir et la santé de la femme adulte est impliquée par l'état sanitaire et les conditions du développement physiologique de la fillette et de l'adolescente. Des parents avisés, des médecins surveillent l'évolution de la jeune fille des classes privilégiées, mais celle des classes laborieuses est encore trop victime de l'empirisme, de l'ignorance et du manque de bien-être. On ne multipliera

¹ *Les Enfants nerveux*, Lausanne 1914. Payot & Cie.

jamais assez les cours et les conférences vulgarisant les préceptes de l'hygiène générale et de l'hygiène féminine, les œuvres qui ont pour but l'amélioration de la résistance physique, les soins aux débiles et aux déprimés, la lutte contre les maladies sociales, et les œuvres péri-scolaires : bains, douches, cuisines scolaires, garderies, classes-promenades, écoles en forêt, colonies de vacances, cures d'air, sanitarias, etc.

Les mères et les éducatrices devraient être mieux renseignées de l'*évolution physiologique* des deux sexes et des phases, analogues mais non semblables, de la croissance et du développement normal de l'organisme des jeunes. Pour contrôler l'évolution individuelle de la petite fille, de la fillette, de l'adolescente, il faut connaître les crises physiques, de la *première enfance* (jusqu'à 6 ans) ; dentition, sevrage, marche, langage, les maladies connexes et les soins indispensables ; la croissance et le développement des organes des sens de la *deuxième enfance* (6 à 13 ans) ; il faudra savoir comment et à quel âge se fait la poussée prépubère pour les deux sexes et ses conséquences. *L'adolescence ou phase pubertaire* (13 à 15 pour les jeunes filles, 15 à 18 pour les jeunes gens) aurait moins d'effets funestes si parents et éducateurs bien informés s'entendaient pour que l'enseignement et les travaux domestiques ne nuisent pas à cette crise si importante de l'organisme. La santé, le caractère, l'affectivité et bien souvent toute la mentalité de la femme adulte, comme de l'homme, sont la conséquence de l'évolution pubère¹. Pour l'adolescente, cet âge ingrat est d'une importance capitale ; tant de causes fatiguent l'organisme que certains sujets, alors entre l'état de santé et la maladie, chutent ensuite dans les maladies nerveuses (chlorose, chorée, neurasthénie) qui conduisent aux psychoses et au mal comitial. *La jeunesse ou phase inter-nubilo-pubertaire* des physiologistes (15 à 20 ans) a ses caractères propres et ses exigences aussi.

Les principaux facteurs qui concourent à la santé sont : *l'alimentation*, à base de lait et de végétaux, le *vêtement* qui ne doit gêner en rien, le *sommeil* de longue durée, à fenêtres ouvertes, le *repos*, loisirs et jeux ou repos absolu (avec sieste

¹ *L'Adolescente*, étude de psychologie expérimentale. M. Evard, Neuchâtel, 1914 (Delachaux et Niestlé).

ou silence de 1-2 heures pour les débiles), le *plein air*, par l'aération fréquente ou mieux l'habitude de travailler le plus possible dehors. Les *soins de propreté* devraient être enseignés partout pratiquement en classe, pour créer des habitudes ; l'*hydrothérapie* est un bon curatif du nervosisme des jeunes filles ; le *bain d'air* est excellent, combiné avec les exercices respiratoires ; l'*insolation* est un tonique puissant, mais dangereux s'il n'y a pas surveillance de médecin). L'*hygiène* sera enseignée dès l'adolescence, et les jeunes filles recevront un enseignement sexuel. Les *exercices physiques* sont indispensables aux jeunes filles ; on ne refrénera pas les ébats de la fillette, la course, la danse ; on lui fera goûter les sports des camarades (tourisme, cyclisme, skating, scoutisme) et les excursions instructives. La *gymnastique* des jeunes filles, d'abord trop violente, a adopté aujourd'hui la « méthode suédoise » aux mouvements lents et gracieux, agrémentés de chant, de danse, de jeux de balles et de cerceaux, ou la « méthode naturelle » du système Hébert, endurcissant l'organisme par des exercices utilitaires, ou celle du système Dalcroze de la « rythmique » visant l'esthétique surtout.

La *croissance* de l'enfant devient un objet d'études scientifiques dont les conséquences pratiques sont importantes. La vigueur de l'organisme se manifeste par la croissance en hauteur, largeur, épaisseur ; pour en saisir les multiples effets, il faut prendre des mesures anthropométriques tous les six mois et ne pas considérer seulement la *taille* (la claustrophobie, le manque d'exercice et de lumière poussent à l'allongement), et le *poids* (car le tissu adipeux fait souvent illusion) ; mais on considérera aussi la *croissance en largeur* : périmètre thoracique, épaisseur des muscles, la force au jeu plutôt qu'au dynamomètre, etc. Il y a un *rythme* de croissance, de sorte qu'une phase de grossissement succède à une phase d'allongement, et ce rythme a sa répercussion sur le travail. Les *asymétries* corporelles s'atténuent par une saine gymnastique des deux parties du corps ; pour corriger la sénestralité ou la dextralité trop accentuée des gauchers et des droitiers, on préconise l'ambidextrie, c'est-à-dire le travail des deux mains.

L'élève qui a trop grandi, l'adolescente éprouvée par la crise d'âge, le paresseux, l'indiscipliné, sont des débiles d'un moment, qu'il y a lieu de traiter afin de prévenir la maladie :

il faut donc un *contrôle de la santé*. Le « carnet sanitaire individuel » qu'ont adopté certaines institutions, rendrait de grands services à la famille, tenu à jour depuis la naissance. On y consigne tous les trimestres les résultats de l'examen anthropométrique, de l'examen physiologique (état nerveux, puberté, fonctionnement du cœur, des poumons, système digestif, etc.), de l'examen anatomique (dents, végétations adénoïdes, yeux, gorge, cuir chevelu, peau, etc.), les maladies ou les indispositions de l'enfant, ses notes scolaires, les appréciations du maître, etc.

La *paresse* est un indice de tempérament faible, d'une croissance anormale ou d'un organe malade ; c'est « un moyen de défense contre les excitations trop fortes » (Dr Lemonnier). Il faut mettre le sujet au repos physique et psychique, avec une alimentation surveillée, des frictions et des exercices combinés avec une sage rééducation de l'attention et de la volonté. On a beaucoup exagéré la *fatigue* et le *surmenage scolaire* ; rien de plus salutaire qu'une saine fatigue que réparent le repos normal du jeu, les loisirs, le sommeil. Il y a surmenage quand le repos normal laisse l'individu fatigué au matin, quand le sujet perd le sommeil, devient inquiet, nerveux ; c'est alors l'affaire du médecin. Ces cas deviendront plus rares quand les mensurations avertiront d'une baisse de l'énergie vitale ou d'une désassimilation, quand on dosera l'effort et le repos réparateur. L'indifférence au succès, à la louange, au blâme, décèle les anémiques et les prétuberculeux. Une douleur sourde et inconsciente cause parfois un changement de caractère.

En somme, il faut donner aux jeunes filles une culture physique rationnelle et éviter l'étiolement d'une vie recluse.

III. — Rendre l'école plus pratique.

L'observation psychologique de l'enfant conduit à une conclusion pédagogique toute simple, soit d'adapter l'enseignement aux tendances naturelles de l'enfant. C'est ce que M. le Dr Claparède a formulé « l'école sur mesure », qui utilise les goûts et les impulsions de tout âge, et fait profiter les jeux même des enfants à leur développement : que de choses à

apprendre de la poupée, de la dinette, dès l'école enfantine ! Or, pendant la première et la deuxième enfance (de 3 à 13 ans) l'enfant n'est qu'*activité* et *mouvement* — et nous le comprenons à l'école dans la passivité et l'insupportable position sédentaire, contraires à son naturel et à son développement *sensoriel*, et nous l'obligeons surtout à l'abstraction ! Remettons-le dans son élément naturel, faisons-le travailler de ses doigts, aller et venir à l'atelier, sa santé y gagnera et il sera mieux développé dans ses aptitudes sensorielles. Ce sont ces considérations qui amenèrent une grande réforme de l'enseignement primaire des deux sexes, introduisant un *enseignement pratique* dès l'école, où l'on fait d'emblée du travail directement « utile ». Cette tentative de Dewey (Amérique), Kirchensteiner (Allemagne) et Oertli (Suisse), porte le nom d'« *Arbeitschule* ». Par un système de travaux manuels, de travaux domestiques, de travaux agricoles et artisans, les élèves refont peu à peu les étapes de la civilisation et s'initient à toutes les activités humaines, tout en acquérant l'adresse et l'habileté manuelle indispensables à tous et toujours ; ils reçoivent un *enseignement direct* par les êtres et par les choses, le seul fécond à l'âge de l'intelligence concrète.

L'*enseignement féminin*, plus peut-être que celui des garçons, a besoin de cette innovation. On y vient, non seulement dans les écoles nouvelles, mais un peu partout, dans la mesure du possible. Certaines villes organisent un *enseignement primaire supérieur* pour la jeune fille des classes laborieuses, à tendances nettement pratiques, c'est-à-dire en donnant une grande extension aux leçons d'ouvrages (coupe, raccommodages, utilisation de vieux vêtements) et à l'enseignement ménager, en inaugurant des cours d'hygiène et de puériculture ; dans les écoles rurales, on introduit aussi l'enseignement agricole. Cette tendance se généralisera aux écoles primaires et à tous les enseignements féminins.

En conséquence de la guerre, la main-d'œuvre masculine deviendra de plus en plus rare ; on ne réservera à l'homme, désormais, que les carrières exigeant une force physique supérieure : ailleurs, la femme est appelée à le remplacer. Une préparation scolaire pratique sera plus utile à la paysanne de demain, comme à la femme artisan, à la couturière, à l'horlogère, à l'usinière futures. L'école classique ne

servait qu'au douzième de la population féminine ; l'école pratique préparera les onze autres douzièmes des femmes !

L'initiation graduée au travail pratique se fait de la manière suivante : le *bébé*, adaptant ses sens et ses mouvements aux objets ambients s'y prépare. La *petite fille*, par le dessin, le découpage, les jeux de couleurs et de forme, acquiert quelque adresse ; une mère, une éducatrice avisée ne laisseront pas faire au hasard, mais provoqueront les occasions d'un développement progressif. La *fillette* est occupée d'abord aux travaux manuels simples, puis aux travaux féminins et ménagers par la layette de bébé et le ménage de ses poupées. Après neuf ans, la préparation pratique — toute de jeu d'abord — vise l'utile ; quand la fillette voit les objets qu'elle a confectionnés dans sa chambre, complétant sa garde-robe ou ornant le foyer, elle prend plaisir à les multiplier et devient serviable. L'*adolescente* qui se désintéresse des programmes usuels devrait recevoir une préparation complète à la vie féminine : l'enseignement ménager, les travaux à l'aiguille, les causeries d'économie domestique et d'hygiène pourraient être utilement complétés par la puériculture, l'hygiène des bébés, l'éducation des tout petits avec stages pratiques à la pouponnière. La *jeune fille* apprendra pratiquement aussi les soins aux malades et aux infirmes ; l'intellectuelle, pas plus que l'apprentie, ne pourra négliger cette préparation et la *science domestique* aura place un jour dans les lycées, les écoles de commerce ou d'art, comme dans les ateliers-écoles. A l'*âge adulte*, on offrira de nombreux cours pratiques de répétition, afin de ne pas perdre l'habileté acquise et d'être tenu au courant des méthodes nouvelles.

Le but des *travaux manuels* est moins la confection de jolis objets que l'acquisition de l'adresse et de la précision, de l'éducation de la main et de l'œil, et cet esprit d'ingéniosité qui permet de tirer parti de tout et d'objectiver sa pensée. On y atteindra en graduant les difficultés — et l'intérêt — par le travail du *papier*, découpage, collage et jeux ; du *carton*, menus objets, jeux, reliure ; du *bois*, menuiserie, découpage, encadrement ; du *cuir* et peut-être de certains métaux ; par le modelage (glaise, plastyline) et le travail du *potier* ; par l'action de *filer au rouet*, le *tissage* et la *vannerie* ; par le *jardinage*, fleurs et légumes surtout, par l'*élevage* de petits ani-

maux. Le dessin, la peinture avec ses applications diverses, décoration et dessin technique, serviront à préparer, puis à embellir les objets ; l'ornementation du *home* fait partie aussi de l'éducation féminine.

Les *travaux féminins*, imposés aux fillettes ne furent long-temps que la confection d'objets inutiles ou de travaux au-dessus de leur portée (lingerie trop difficile, raccommodages savants) desquels on exigeait une exécution impeccable. Il faut susciter chez la fillette le *goût* des occupations de son sexe : que le crochet, le tricot, la couture soient d'abord un *jeu*, où la fantaisie de l'enfant sera tolérée, et dont le but sera moins la perfection que l'exercice. Pour sa poupée, pour le bébé qu'elle aime, la fillette apprendra le *tricot*, le *crochet*, la *couture à la main* ou *à la machine*, la *mode*, et puis, pour elle-même, la jeune fille prendra plaisir à confectionner vêtements, lingerie, plumes, fleurs, corsets, etc. Il n'est pas difficile de l'initier aux travaux multiples de l'industrie de la couture et aux industries textiles. Les jeunes filles des lycées de France confectionnent leurs corsages, leurs chapeaux, leur linge ! Coppée disait des jeunes filles : « Non des brevetées, mais des bachelières en ménage et des doctoresses en couture ! » et le mot a fait fortune comme devise de certaines écoles pratiques.

Jamais, depuis le moyen âge, le « ce que mangerons-nous » ne fut un problème aussi impérieux que depuis la grande guerre. Il faut préparer mieux la jeune fille dans ce domaine. L'*enseignement ménager* ce n'est pas seulement l'acquisition pratique de très nombreuses recettes de cuisine, la panification, les conserves, les pâtisseries, etc., les achats, les provisions de toutes les denrées alimentaires et leur surveillance, la connaissance des combustibles, mais aussi l'entretien de l'appartement et des meubles, les nettoyages domestiques, la comptabilité du ménage, le blanchissage, le raccommodage, le repassage, la tenue de la maison, la culture maraîchère, ce qu'on appelle dans la Suisse alémanique « *Hauswirtschaft u. Haushaltungskunde* » ; autant que faire se pourra, on réalisera les conditions de la vie habituelle, non celle d'un internat, mais d'une famille. Dans les écoles rurales, on enseigne aussi le potager, la basse-cour, l'élevage et les travaux agricoles, parfois avec une ferme annexe (Amérique, Angleterre, Bel-

gique). La Société suisse d'hygiène scolaire et la Société d'utilité publique des femmes suisses requièrent l'obligation de l'enseignement ménager.

La *préparation maternelle* comporte l'apprentissage de l'*hygiène* qui se fait d'abord par la pratique des soins individuels, puis la fréquentation d'établissements spéciaux où la jeune fille se forme à son rôle futur de mère et d'éducatrice : la *puériculture* dans les pouponnières, crèches et garderies, la *pédagogie infantile* dans les Kindergarten et Case dei bambini, les *soins aux malades*, aux *vieillards*, aux *infirmes* dans les hôpitaux, hospices et asiles (d'aveugles, sourds-muets, anormaux, épileptiques), orphelinats et sanatoriums, etc. En cela, la théorie ne sert de rien si elle n'est étayée par la pratique. Il s'agit de former l'infirmière sociale et surtout la mère, bonne garde-malade, parfaite élèveuse et éducatrice. Depuis longtemps, le psychologue américain Stanley Hall attire l'attention sur cette orientation de l'éducation féminine ; c'est ce que réclame M^{me} Yvonne Sarcey, dans les *Annales*, un « Jardin de poupons », annexe du Jardin d'enfants des lycées de jeunes filles.

Les enfants les moins doués pour l'école intellectualiste sont souvent les meilleurs praticiens ; « nos cancres sont pour une bonne moitié des enfants dont on méconnait les aptitudes au travail manuel », dit Binet¹. Beaucoup de jeunes filles trouveront leur *vocation* dans cette préparation pratique ; les unes iront aux métiers manuels, d'autres, vibrant dans leurs fibres maternelles se consacreront aux petits, aux malades, aux déficients. Que la jeune fille se marie plus tard ou non, elle aura journallement l'occasion d'appliquer des connaissances pratiques : si la guerre et la crise économique ont pour conséquence de rendre l'école féminine plus pratique, la dure expérience aura été *féconde* !

IV. — Améliorer la préparation professionnelle.

Dans les pays belligérants les hommes combattent, les femmes travaillent ; chez les neutres, la proportion des femmes obligées de travailler va croissant. L'usinière d'au-

¹ *Les Idées modernes sur les enfants*. Paris, 1910.

jourd'hui, l'ouvrière improvisée depuis la guerre comme celle que nous préparions avant la guerre, toutes les femmes de la grande ou de la petite industrie, de l'artisanerie ou des travaux agricoles, toutes les *travailleuses* déplient des qualités admirables, mais toutes dénoncent *l'insuffisance de leur préparation à la vie active*. Les professionnelles adjurent qu'on donne à la fillette de demain : *a) une préparation pratique* qui développe l'habileté manuelle dès l'école primaire ; *b) une préparation professionnelle* plus précise, moins théorique et plus appropriée.

Depuis longtemps la « crise d'apprentissage » a fait naître les écoles professionnelles. Pour les jeunes gens, la Révolution fit une première tentative en développant l'initiative du duc de La Rochefoucault-Liancourt ; la grande organisation date de 1874. Pour les métiers féminins, déjà vers 1856, Elisa Lemonnier, en s'inspirant du saint-simonisme, créait les premières écoles professionnelles ; mais l'organisation générale n'est que de la fin du XIX^e siècle ou même de la crise de 1914-17.

Les *écoles industrielles* et *professionnelles* de l'avant-guerre ne sont souvent que des écoles secondaires de culture générale, avec une orientation très incomplète vers les industries, le commerce, le travail manuel ; celles-là sont trop intellectualistes.

Les *ateliers-écoles* et les *écoles techniques* nouvelles font moins le développement général de leurs élèves, mais instruisent le jeune homme ou la jeune fille dans leur métier, de façon à leur faire obtenir un salaire normal. L'industrie a besoin aussi de manœuvres, et malheureusement trop de parents, pressés d'avoir le gain de leurs enfants, les retirent des écoles techniques avant l'apprentissage du métier complet ; une spécialité n'assure ni le salaire ni la dignité de l'ouvrier. Trois types d'enseignement nouveaux visent l'amélioration professionnelle.

1. *L'école de préapprentissage*, qui fait la culture générale de l'enfant tout en développant chez lui, par le travail manuel, l'adresse et l'habileté, de sorte qu'il découvre ses aptitudes et soit orienté au mieux. L'enfant travaille au grand air, autant que possible. Sous l'œil de professeurs compétents, filles et garçons travaillent le bois, le fer, maniant le rabot, le trus-

quin, la scie à chantourner, le ciseau, la lime, la râpe, le compas d'épaisseur, le burin, la bédane. Ensuite, les fillettes sont initiées à la couture, aux modes, aux corsets, aux fleurs, à la lingerie, la dentelle, la broderie et aussi au chant, à l'enseignement ménager, à l'hygiène.

2. *L'école d'apprentissage rapide* permet à la femme adulte, non professionnelle, d'acquérir en quelques mois un gagne-pain dans la photographie, par exemple, ou diverses branches d'industrie ; on forme ainsi des bobineuses pour appareils téléphoniques, des garnisseuses d'appareils d'orthopédie, des brodeuses, emballeuses, sténo-dactylographes, etc. C'est ce que firent nos ouvroirs au début de la crise économique.

3. Les *écoles techniques*, nouvelles dans telle ville, existaient avant la guerre, ailleurs ; nous assistons à une grande transformation sociale et les femmes déploient une ingéniosité admirable dans une foule de carrières nouvelles pour elles. Ainsi la Gewerbeschule de Zurich s'augmenta en 1916 de nombreux ateliers de préparation féminine. Outre les *écoles de couture* (lingerie, corsets, vêtements pour enfants, dames et messieurs, repassage, modistes, courtepointières, etc.), les *écoles de commerce* où l'on forme des commis, des vendeuses de magasin, des employées des postes, même des voyageuses de commerce, les *écoles d'horlogerie*, où l'on forme des réglageuses, sertisseuses et polisseuses, il existe de multiples *écoles technologiques des industries textiles* (peignage, filature, teinturerie, tissage de la soie, de la laine, du coton), des *écoles de broderie*, de *dentelles*, de *ganterie*, des *écoles de céramique*, d'*arts industriels*, d'*imprimerie*, voire d'*ébénisterie*, où l'on reçoit des jeunes filles. On crée des *écoles agricoles* et *horticoles* féminines, des *écoles d'infirmières*, de *nurses*, de *domestiques*, de *bonnes d'enfants* ; les *écoles hôtelières* se multiplient en Suisse. Les examens, plus pratiques que théoriques, confèrent des diplômes ; peut-être verrons-nous, à la manière américaine, les titres universitaires appliqués aux professionnelles : « des bachelières en horlogerie, des licenciées en dentelles, des docteurs en céramique ! » L'examen fédéral des apprentis, tel qu'il existe en Suisse, ne répond plus à ce qu'on est en droit d'en attendre.

De nombreux *bureaux de placement* viennent en aide aux jeunes filles, aux femmes. Les uns trouvent des emplois due-

ment salariés à la sortie de l'apprentissage ou de l'école technique ; d'autres, comme les « Vocational Guidances » des Etats-Unis, cherchent à découvrir les aptitudes individuelles et à orienter les jeunes au mieux de leurs dons, après un examen psycho-pédagogique. Un système de bourses permet d'aiguiller vers les carrières intellectuelles les sujets spécialement doués et d'orienter les autres dans les multiples métiers manuels, suivant les nécessités du moment.

Les exigences de l'évolution sociale actuelle nécessitent un développement de plus en plus précis et étendu de l'enseignement professionnel et technique.

V. — La préparation des intellectuelles doit être améliorée.

Dans toutes les carrières libérales, les femmes se déclarent insuffisamment préparées. Bien que depuis 1873-76 les universités se soient peu à peu ouvertes aux femmes, presque toutes les étudiantes dénoncent le *déficit de leur préparation secondaire*. Ce n'est pas par snobisme que les jeunes filles donnent dans le *bachotage*, réclamant une préparation classique et une préparation scientifique identiques à celles de leurs condisciples, mais une réaction de la vie moderne, exigeant de toutes les jeunes filles une carrière rémunératrice. Le dilettantisme est de moins en moins possible. Dans certains pays (France, Angleterre, etc.) les programmes et les examens des deux sexes diffèrent sensiblement, et un certain discrédit marque les diplômes féminins de licence et d'agrégation. Aussi, réclame-t-on le *grec*, le *latin*, la *logique*, les *mathématiques* et les *sciences* pour les jeunes filles, afin que des programmes et des examens identiques pour les deux sexes conduisent à des diplômes d'égale valeur et à des traitements féminins meilleurs. Les écoles féminines privées instituent une « rhétorique supérieure » pour satisfaire à ce besoin, en attendant que l'Etat amende ses programmes. La culture classique forme à la logique, à la synthèse et au style, les sciences, à la précision, qualités qui font parfois défaut à l'esprit féminin.

Les *commerçantes* à leur tour demandent une spécialisation

non seulement pratique, mais intellectuelle aussi. (Depuis 1915, les jeunes filles de France sont admises dans les Ecoles de commerce officielles.) Beaucoup de connaissances fossiles pourraient être éliminées de leur enseignement trop livresque, remarque M. Herriot, et l'on pourrait pousser plus loin leur développement dans les sciences économiques et sociales.

Nous paraissions en *contradiction* avec nous-même en préconisant une culture intellectuelle plus poussée pour les jeunes filles. Précisons : nous flétrissons l'intellectualisme exagéré de l'école primaire livresque (qui résulte d'une confusion entre le développement intellectuel et l'acquisition du savoir) et nous répétons volontiers que l'école secondaire inférieure, elle aussi, doit éviter l'érudition et former à la vie pratique — car l'école primaire et secondaire, jusqu'à 14 ou 15 ans, s'adressent à la grosse masse ; il est dangereux d'inculquer à trop de femmes le goût de l'étude, qui peut devenir un « virus dangereux », par la poursuite fallacieuse d'un bonheur incertain. Mais, quand la jeune fille douée d'aptitudes réelles pour les carrières libérales aura doublé le cap de la crise pubertaire et reçu une préparation pratique suffisante, rien n'empêche de lui donner une culture intellectuelle intensive. Selon les observations de la psychologie expérimentale, c'est dès 15 ans, c'est-à-dire pendant la jeunesse, que la culture féminine est la plus fructueuse, car le jugement et la volonté sont mis au service de l'acquisition des connaissances. Seul un douzième des élèves de l'école primaire fréquente l'enseignement secondaire supérieur conduisant aux carrières libérales ; en Suisse, le 20 % seulement, les 80 % des femmes allant aux carrières manuelles.

Cet *enseignement secondaire supérieur* sera spécialisé : a) en une préparation classique de grec et latin ; b) en une préparation littéraire de langues modernes, ou c) en une préparation commerciale. Quant à la jeune fille non fixée à 15 ans, elle recevra une culture harmonisée avec les exigences de la vie moderne ; il faut viser à lui donner un esprit libre et capable au besoin de se spécialiser dans la suite.

VI. — Formation civique et sociale de la jeune fille.

Voici une des plus récentes innovations de l'éducation féminine.

La Révolution proclama l'égalité civile des deux sexes en avril 1791 (l'égalité en matière successorale, la clef des autres). En 1794, la citoyenne Thérésia Cabarrus-Fontenay adressait en vain à la Convention une pétition qui institue l'éducation sociale et civique. En 1824, M^{me} de Rémusat dissertait des devoirs de «l'épouse-citoyenne». On parla plus tard de revendication des «droits féminins». Depuis 1890, la conquête de l'égalité politique des femmes est en voie d'accomplissement; leur admirable activité sociale dans tous les domaines depuis la guerre rallie au suffrage féminin les plus intransigeants. La formation civique et sociale des jeunes filles s'impose dans les pays belligérants et chez les neutres, dans les milieux les moins suffragistes eux-mêmes.

1^o La *formation civique* des femmes se fait par des cours d'instruction civique, de droit usuel, les leçons d'histoire et surtout les causeries d'éducation nationale.

Les cours d'*instruction civique* pour jeunes filles, officiels en France depuis 1882, se répandent un peu partout. On y étudie le droit public, les formes gouvernementales, la constitution, la représentation nationale, les pouvoirs d'Etat, l'administration nationale et municipale, les services publics (finances, douanes, hygiène, travaux publics, statistique, instruction publique, justice, police, assurances, armée, chemins de fer, postes et télégraphes, commerce, agriculture, industrie) les relations entre Etats, la naturalisation, les bureaux internationaux, etc.

Des aperçus de *droit usuel* plus ou moins sommaires complètent ces notions par le droit public et privé, le droit civil (capacité civile, situation de la femme et de l'enfant devant la loi, protection des mineurs), l'état civil (naissance, mariage, décès, divorce) la propriété et la transmission de la propriété (contrats, vente, bails, successions, hypothèques, cautionnement, poursuite pour dettes, faillites, etc.).

Quelques villes inaugurent des conférences et des cours d'*éducation nationale*, qui négligent l'histoire-batailles, l'histoire des grands de ce monde au profit d'une histoire de la civilisation et de l'histoire populaire ; mais on étudie moins le passé que l'état actuel du pays, son économie sociale, son gouvernement, ses gloires ; notre admirable Exposition nationale suisse de 1914 et les multiples publications qui en résultèrent sont une source inépuisable de documentation.

Le *rôle social* de la femme prenant de jour en jour plus d'extension, l'enseignement doit orienter peu à peu les jeunes filles vers l'action sociale. En classe, la *formation sociale* des jeunes filles se fera par l'autonomie scolaire, en les encourageant à former de petites sociétés à but altruiste, où elles apprendront l'élocution et l'administration, ou dans des groupes organisés, comme dans les ligues de bonté, girl scouts, unions chrétiennes, ligues morales ou anti-alcooliques, en offrant leurs services aux œuvres sociales, par les causeries d'un corps enseignant entendu.

Notre époque multiplie les cours de droit, d'économie politique, d'hygiène sociale, afin d'éclairer les femmes qui se vouent à la protection de l'enfance, à la lutte contre le paupérisme, à l'hygiène et à l'éducation populaire. Des écoles sociales pour femmes naissent nombreuses ; ce sont :

1. Les *écoles dites féminines*, telles que la Frauenschule de Cassel, 1894, l'Université féminine de Leipzig (datant de 1871, rénovée en 1911), l'Ecole des mères (quai Malaquais, Paris) et certaines écoles de la Suisse allemande ; les écoles féminines forment l'épouse, la mère, la citoyenne, par des cours et des examens pratiques, ainsi que des ménagères, éducatrices et infirmières diplômées.

2. Les *écoles philanthropiques*, telles que le Women's University Settlement de Londres (1887) ou la Chicago School of Civics and Philanthropy (1903) et les écoles similaires de New-York, etc., où l'on prépare une élite féminine et masculine, pour la lutte contre le paupérisme. Une forte culture de biologie, psychologie, sociologie, est complétée par une longue initiation pratique des œuvres sociales, pour prévenir la misère et les maladies sociales : visite des settlements, construction de maisons ouvrières, œuvre de Toing Bee des uni-

versités populaires, bibliothèques, art et littérature populaire, parcs et places de jeux, établissements d'Etat et œuvres de charité de tous genres, syndicats et mutualités.

3. Les *écoles sociales*, telles que « De School voor Maddschappelick Werk, Amsterdam, 1899, ou la Sozial-Frauenschule, de Berlin, 1912 (Dr Alice Salomon), l'Ecole de la rue Vercingétorix, Paris (Mlle Chaptal). Elles ont pour but de former des ouvrières libres ou salariées pour l'action sociale. On les forme par deux ou trois ans de cours théoriques et de stage pratique dans des établissements d'hygiène sociale. La théorie comporte l'instruction civique, le droit usuel, l'économie politique, l'éthique sociale, l'hygiène de la famille, la puériculture, la pédagogie, la psychologie, l'éducation populaire, le prolétariat, les problèmes sociaux et politiques. La pratique comporte la couture, la cuisine, les travaux manuels, la dactylographie, la comptabilité, mais surtout le travail effectif d'entr'aide et d'assistance sociale ; les élèves acquièrent l'expérience de l'organisation, l'administration, l'économat, de la direction des établissements d'assistance, annexes de l'école : orphelinats, pouponnières, garderies, asiles d'enfants débiles ou vicieux, chez les infirmes ou les délinquants, dans les hôpitaux, hospices, pénitenciers, bureaux de placement, ouvroirs, syndicats féminins, cuisines populaires, œuvres péri-scolaires, bibliothèques populaires, etc. Les élèves diplômées des écoles sociales trouvent ensuite des emplois salariés dans les établissements de ce genre ou se vouent au *travail social libre*. Les infirmières-visiteuses s'occupent plutôt du *service familial* : consultation des nourrissons, éducation des mères, lutte contre la tuberculose, assistance par le travail, etc., qu'on développe partout depuis la guerre ; les *infirmières sociales* se vouent plutôt à la lutte contre la misère ; ce sont les infirmières scolaires, les inspectrices des maisons ouvrières, les éducatrices de bonne volonté des enfants abandonnés, les agents des œuvres d'orthopédie et d'éducation populaire, les directrices de groupements féminins, syndicats, mutualités, « maisons de la femme » ou « Athénée féminin » des agglomérations urbaines. La Suisse inaugura l'enseignement féminin social à Zurich, 1908, par ses « Fürsorge », Bâle, 1914, par son « praktisch-social Dienstjahr », Berne par ses Kurse für

Säuglingsfürsorge». A Genève, le Bon secours, du Dr Champaillard, et le Service social organisé par le pasteur Oltramare inaugurent le mouvement romand.

Cet enseignement social — dont le but est de former l'élite des conductrices du mouvement féminin — trouverait sa place naturellement dans les universités. *Un enseignement féminin supérieur*, groupant les étudiantes de toutes les facultés, et mettant à l'étude les problèmes sociaux et les questions économiques du point de vue féminin serait d'un haut intérêt et d'une portée nationale et sociale. On parle un peu partout d'instituer un *service civique féminin*, analogue au service militaire du jeune homme. On requiert, de 14 à 16 ans ou de 18 à 20 ans, deux années pendant lesquelles les jeunes filles, au service de l'Etat, seraient formées pour le « service social » : on leur inculquerait d'abord la préparation ménagère, puis la préparation maternelle, et enfin la préparation sociale que nous avons décrites. On parle aussi de mettre la jeune fille à la *caserne* et d'y faire une manière de *service auxiliaire* : ménage du soldat, entretien de la lingerie, vêtements militaires, comptabilité des bureaux, service d'ambulance, etc. Naturellement, le mariage ne serait possible qu'après ce stage et sur présentation d'un *certificat*. On réclame beaucoup en Suisse un *examen civique* pour jeunes filles ; on n'y fait figurer que des notions élémentaires d'instruction civique, droit usuel et éducation nationale, ou bien on prétend faire par là le contrôle de la préparation ménagère ou de la culture générale. Cette préparation tardive aux travaux féminins et à l'action sociale coûterait un temps considérable et serait d'un rendement inférieur à une initiation lente et progressive de la fillette, de l'adolescente et de la jeune fille aux choses et devoirs de la femme : une féminisation de tous les enseignements s'adressant aux jeunes filles serait préférable au service civique tardif.

Faut-il donner une carrière à la femme ? Non, dit-on, car la jeune fille qui se crée des ressources suffisantes n'acceptera plus le mariage ; l'intellectuelle a parfois des exigences rebutant les prétendants. *Oui*, dirons-nous, car il serait trop tard de se former à une carrière quand les chances matrimoniales sont passées ; parce que toutes les femmes ne se marient pas (77 % des femmes du peuple se marient, mais 50 % seule-

ment de la classe cultivée). Il faut donner une carrière à la jeune fille, parce que cela lui assurera une *dignité* que, tributaire de la famille, elle ne connaîtra pas, parce qu'enfin cela constitue une salutaire discipline de volonté et une assurance pour l'avenir.

VII. — La Formation du caractère féminin.

L'éducation domestique tend de plus en plus à se reposer sur l'école, de qui elle attend non seulement l'instruction, mais la formation de la personnalité tout entière. La mère qui se rend en fabrique ou exerce un métier à domicile, la mondaine qui se repose sur des domestiques ne peuvent assumer des devoirs d'éducation ; enfin, trop de personnes ignorent les principes de la culture morale et s'en remettent à l'école : la formation du *caractère* est une des questions capitales de la pédagogie féminine. De toutes parts on insiste sur la nécessité d'inculquer aux jeunes filles une *éducation virile*. Les éducateurs et éducatrices de tous les enseignements féminins comprennent-ils que la formation du caractère de leurs élèves a plus d'importance peut-être que leurs leçons proprement dites ? « Ce n'est pas l'érudition qui fera la femme de demain, écrivait M^{me} Dugard, mais l'éducation du *cœur* et de la *volonté*. » Nous constatons avec satisfaction l'intérêt de plus en plus grand qu'on porte à l'éducation morale des jeunes filles. « La vie est moins une lutte entre des intelligences qu'entre des caractères », selon Binet. La femme si émotive est accusée de manquer de caractère parce qu'on néglige de développer en elle l'attention, la volonté, la discipline des sentiments.

1. *L'éducation de la volonté* se fait par une discipline douce et ferme : la culture physique, la pratique des sports, le système de l'atelier scolaire, l'autonomie, les travaux facultatifs, l'initiative et la responsabilité de certaines besognes domestiques, d'une tâche dans une petite société, etc., fortifient l'esprit de décision des timorés, servant d'antidote pour les natures enclines au nervosisme. Que de parents ne savent pas stimuler l'initiative de leurs enfants et en font d'avance des vaincus du *struggle for life* ! La volonté a besoin d'être étayée sur des

habitudes qui cristallisent et fortifient la femme, autrefois réputée frivole ; la mémoire conditionne la volonté, comme la raison, qui empêche de se laisser aller à l'affection spontanée.

2. *Culture des sentiments.* Tout a été dit et bien dit sur la *culture esthétique*, *l'éducation morale* et *l'éducation religieuse*. Causeries, lectures, cours théoriques, on adoptera le système qui conviendra le mieux selon l'âge des jeunes filles. Le but importe avant tout : *inspirer un idéal élevé*. Il ne faut pas craindre d'enseigner le devoir rigoureux aux jeunes filles, de faire appel à l'honneur féminin, d'inspirer la crainte de l'opinion, la pudeur morale, le respect de soi, faire comprendre la nécessité de l'absolue sincérité, et le danger de l'exagération. On fera surgir la vertu de la volonté, celle de la conscience et le sentiment de responsabilité — ces leviers de l'énergie féminine.

3. Une lacune évidente de l'éducation morale des jeunes filles, c'est l'absence d'une *culture affective propre*. On connaît plutôt les inconvénients de « son trop de nerfs » que les aptitudes affectives de la femme, source inépuisable de bonté, d'abnégation, de sacrifice. On raille sa suggestibilité, son auto-suggestion, son penchant au mensonge, à l'hyperbole, sa logique de sentiment... qui sont bien plus des défauts de son éducation que de sa nature, et qui s'atténuieront quand la volonté mettra un frein à l'impulsivité féminine.

Il faut à la jeune fille, à la femme, une éducation *spéciale* dont l'être masculin n'a pas besoin : épouse et mère, elle vaudra ce que vaut son cœur ! Dans la petite enfance, on surveillera les manifestations de la *peur*, de la *colère*, de la *jalousie*, évitant de provoquer l'inquiétude du merveilleux. On combattrà les *tics*, le *mensonge*, la *timidité*, la *pusillanimité*, la *sensiblerie* et la *pruderie*, en suggérant à la jeune fille des mobiles élevés ; l'adolescente, en pleine crise sentimentale, ne reçoit pas d'éducation affective (les religions même l'ignorent). Cherchons à « capter » ce trop plein émotif, à le canaliser en vue de la morale, « vers la lumière et la beauté des choses » (Mgr Dupanloup) ; trouvons à cet influx nerveux des aliments sains, des raisons suffisantes de vibrer, et cet âge, réputé ingrat, deviendra l'âge d'or de la culture affective. On évitera les exagérations de l'amitié, du flirt, de la « schwärmerei », du

mysticisme, du fétichisme de l'adolescence, en *sublimant* ces tendances vers de nobles buts. L'amitié, l'affection, l'amour filial, l'amour maternel méritent d'être enseignés au même titre que l'amour de la patrie ; l'amour et ses dangers figurent aussi au programme d'une saine éducation féminine. On parlera à la jeune fille du mariage et de la maternité, comme de sa vraie destination, en évitant les thèmes usés de la femme pot-au-feu, de l'éternelle mineure. Et cela ne signifie pas que nous traiterons la jeune fille « en romantique » ; la féminisation telle que nous la préconisons, vise l'énergie morale, la lutte contre l'esprit romanesque, la mièvrerie, la sensibilité de mauvais aloi et met en garde contre la masculinisation qui ridiculise plus les femmes que le sentimentalisme niais. La femme adulte, désormais, saura maîtriser ses nerfs, réfréner son impulsivité, faire son auto-éducation morale, sans perdre ses belles qualités affectives et sa faculté de vibrer.

VIII. — Moyens de réalisation de la réforme.

Pour amender l'enseignement féminin selon les exigences sociales nouvelles et l'expérimentation des spécialistes, il faudra *former des éducatrices*, compléter l'enseignement actuel par un *enseignement libre* intra ou post-scolaire, et travailler à une modification progressive des *programmes* et des *examens*.

C'est par l'*école normale* que devrait commencer la réforme de l'éducation féminine ; on y vise trop l'intellectualisme et trop peu la connaissance de l'enfant. On y enseignera dorénavant la physiologie et la psychologie féminine ; on donnera aux futures institutrices la culture affective et l'éducation sociale qui leur permettra d'agir dans ce sens, les persuadant surtout que l'éducation des jeunes filles doit tendre à une féminisation de plus en plus complète, comme la pédagogie à l'individualisation. A côté des membres des corps enseignants féminins, il faut gagner à ces tendances les *mères* et les *directrices* de sociétés féminines, des unions chrétiennes, girl-scouts, Espoir, étudiantes chrétiennes, etc.

Là où l'école officielle ne répond pas aux désiderata modernes, l'initiative privée (et souvent celle des femmes) organise des *cours libres*, afin de rendre l'éducation des jeunes

filles plus féminine, plus pratique, mieux adaptée aux besoins immédiats. Pour les jeunes filles que réclame l'atelier ou la fabrique, l'*enseignement post-scolaire*, spécialisé aussi, supplée dans la mesure du possible à une scolarité trop brève. La diversité et la bigarrure de ces organisations nous entraîneraient trop loin.

La *réforme de l'enseignement officiel*, c'est-à-dire des programmes, des examens et des méthodes ne doit pas être entreprise hâtivement. Ce n'est qu'après avoir créé un esprit favorable et vulgarisé ces idées par la conférence et les périodiques qu'on pourra orienter chaque génération un peu plus que la précédente vers une éducation adaptée à la vie ; c'est quand les tentatives privées auront prouvé expérimentalement le bien-fondé des systèmes nouveaux qu'on transformera l'école féminine officielle.

IX. — Conclusion.

C'est une loi sociologique que l'école tend à se transformer dans la mesure des besoins de la vie publique. C'est en vertu du principe moderne de la division du travail que l'*enseignement féminin* devrait être harmonisé avec le rôle de la femme dans la société. Les circonstances sociales actuelles — la guerre et la crise économique si impérieuse — soulignent bien mieux que les théories psycho-pédagogiques combien l'éducation est peu pratique encore et combien l'éducation des jeunes filles devrait tendre à une *féminalisation* — les intellectuelles s'en rendent peut-être le mieux compte.

Par son développement physique, sa formation physiologique et toute sa psychologie, la fillette, l'adolescente, la femme sont autres que le garçonnet, l'adolescent et l'homme : il leur faut une *éducation spécialisée* en harmonie avec leur évolution. Cette constation faite dans tous les pays modernes, aboutit à un désir général de réforme de la pédagogie féminine, dont les tendances principales visent :

1. Une *éducation physique* qui assure un développement normal du corps, une évolution physiologique régulière, une santé parfaite qui conditionne la vie de la mère et de ses enfants.

2. Un *enseignement pratique* qui réponde au besoin d'activité de l'enfant, à son intelligence concrète, assure les connaissances pratiques élémentaires et l'adresse manuelle indispensable dans tous les métiers.

3. Une *préparation professionnelle* mieux adaptée, plus technique, plus précise, qui mette l'usinière et l'ouvrière à même de remplir avec habileté et intelligence la tâche qu'on leur confie et pour que la femme ne soit pas réduite à la besogne de manœuvre.

4. Une *culture intellectuelle* faite moins d'érudition que d'une bonne méthode de travail et qui permette à la jeune fille les mêmes études, les mêmes diplômes et les mêmes carrières qu'à son condisciple masculin.

5. Une *formation civique et sociale* qui amène la femme à collaborer aux œuvres sociales et fasse d'elle une valeur nationale.

6. Une *éducation du caractère et des sentiments* qui forme, chez la femme, l'énergie morale et lui permette, à la fois, de dominer ses nerfs et d'employer ses admirables aptitudes affectives au bien général.

Il faut que la jeune fille — incertaine de l'orientation de son avenir — reçoive une éducation qui soit une préparation aussi adéquate que possible au rôle que, femme adulte, elle aura à tenir. Aussi, les tendances nouvelles de l'*enseignement féminin* ont-ils pour but de corriger l'école trop intellectualiste et de mettre la femme de demain à même d'être une professionnelle spécialisée, une mère et une ménagère accomplie, une citoyenne consciente de ses devoirs autant que de ses droits.

MARGUERITE EVARD,
Docteur ès-lettres.

